

863



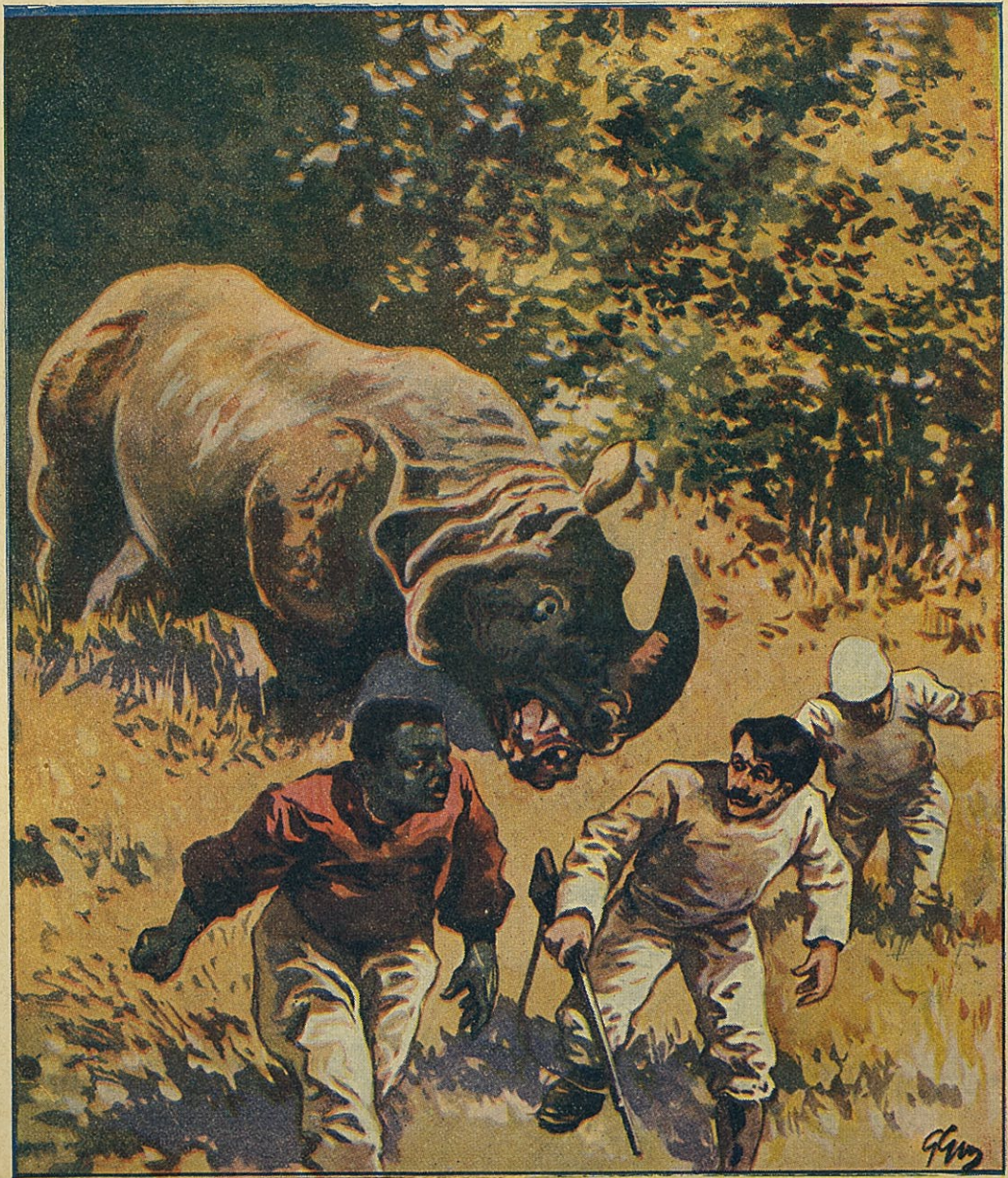
VIE D'AVENTURES ET DE CHASSE du DOMPTEUR Edmond REZON

3us.
20.-

N° 21

Chasse au Rhinocéros

20 cent.

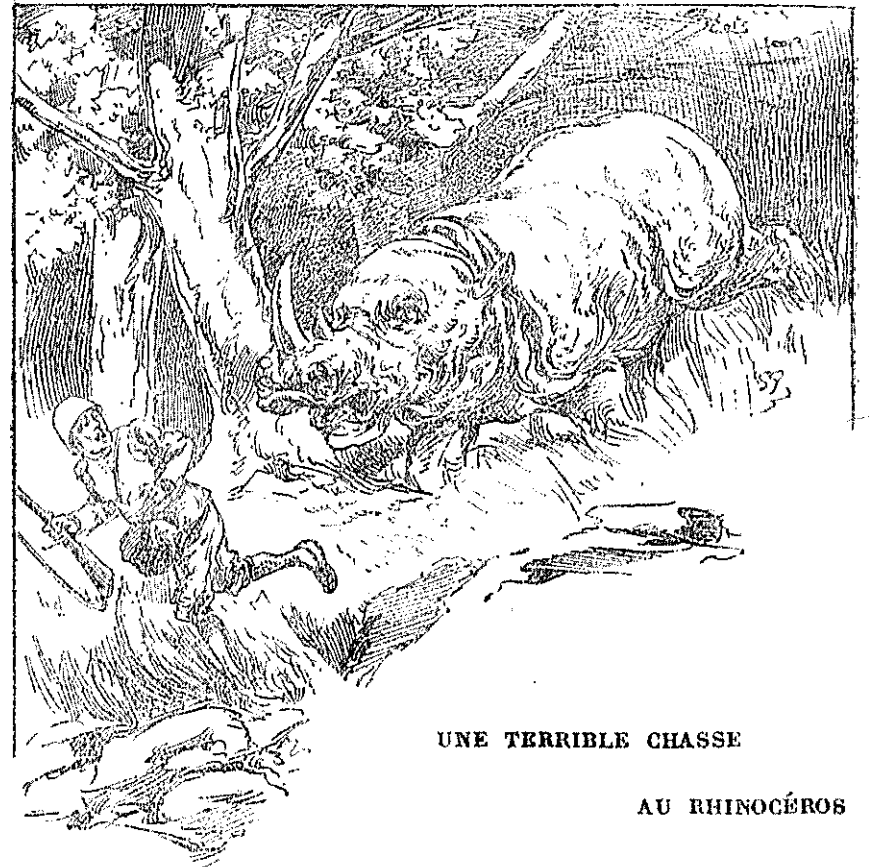


Rezon

Vie d'Aventures et de Chasse

DU DOMPTEUR

EDMOND PEZON



UNE TERRIBLE CHASSE

AU RHINOCÉROS

Nous nous reposâmes pendant un jour encore, sur les bords de la Guay, des fatigues que nous avait causées la poursuite des éléphants, et après avoir pris congé des sujets de Kissiko, nous profitâmes de ce que la rivière presque à sec n'offrait plus qu'un faible tirant d'eau pour faire passer notre convoi sur l'autre rive.

Cette traversée s'opéra heureusement.

Nous abordâmes sains et saufs.

Vie d'Aventures et de Chasse

DU DOMPTEUR

EDMOND PEZON



UNE TERRIBLE CHASSE

AU RHINOCÉROS

Nous nous reposâmes pendant un jour encore, sur les bords de la Guay, des fatigues que nous avait causées la poursuite des éléphants, et après avoir pris congé des sujets de Kissiko, nous profitâmes de ce que la rivière presque à sec n'offrait plus qu'un faible tirant d'eau pour faire passer notre convoi sur l'autre rive.

Cette traversée s'opéra heureusement.
Nous abordâmes sains et saufs.

Une fois n'était pas coutume, n'est-ce pas ?

Nous entrions dans la partie la plus sauvage du Zambèze.

Rien de plus magnifique que les paysages qui ne cessent de se succéder dans la région qui s'étend du point que nous quitions aux rives du grand fleuve.

De tous les côtés, les silhouettes de hautes montagnes barraient l'horizon et le sol très accidenté était tantôt couvert d'une végétation luxuriante qui rendait la marche du chariot très difficile, tantôt semé de roches escarpées, qui formaient des obstacles presque insurmontables pour notre long convoi.

De grandes pelouses vertes s'étendaient au pied des collines, alternant avec des marécages, des bouquets de grands arbres ou de vastes espaces cachés sous une brousse épineuse.

Et pas un sentier, dans cette solitude sauvage, à travers laquelle il fallait marcher au petit bonheur, presque à tâtons pourrait-on même dire.

Il ne pouvait plus être question pour nous de nous éloigner du convoi.

Nous étions dans la partie la moins connue et la plus inextricable du mystérieux Zambèze et en dépit de l'expérience de Mkondzo et de l'instinct des noirs, si habiles à s'orienter, nous risquions de nous égarer et de ne plus nous retrouver.

D'ailleurs, à quoi nous eût-il servi de tenter une exploration un peu lointaine dans ces fourrés inaccessibles aux chasseurs les mieux exercés ?

Les grands animaux, les pachydermes qui s'y savent en sûreté, s'éloignent rarement du canton qu'ils ont adopté, en connaissance de cause.

Ils ne sont plus nomades, puisqu'ils trouvent là sur ce sol fertile, avec la tranquillité, une nourriture abondante autant que variée.

L'eau n'y fait jamais défaut ; ils ne sont donc jamais obligés de faire parfois pour trouver une mare, comme dans certaines parties de l'Afrique que nous avons traversées,

une cinquantaine de kilomètres et même davantage en plein désert.

Ils sont donc si nombreux dans ces parages que nous n'avions qu'à marcher droit devant nous, sans chercher, pour rencontrer le gibier que nous convoitions.

Dans ce pays trop dense et trop touffu, les éléphants sont assez rares, mais les rhinocéros, amis des marécages et des terrains humides y abondent.

Ils se plaisent à s'abriter dans les heures chaudes de la journée dans des fourrés impénétrables et pleins de fraîcheur où ils s'accrochent un gîte en brisant les branches et les troncs sur un espace de cinq à six mètres.

Un beau nid, comme on voit.

Le rhinocéros ne quitte cette retraite que vers le soir, pour se rendre à l'abreuvoir.

Et là, il se plonge dans l'eau, et reste de longues heures roulé dans la vase.

C'est pour lui un soulagement énorme car il souffre énormément de la piqûre des moustiques, à laquelle sa peau, pourtant épaisse, est très sensible.

La couche de vase dont il reste enduit en sortant de son bain lui offre contre ses ennemis une protection temporaire, mais peu efficace.

Il a aussi pour alliés certains oiseaux qui viennent se percher sur son dos et s'accrochent à sa peau qu'ils débarrassent à coups de bec des « tiques » parasites.

Le rhinocéros était, par exception, un des rares animaux que je n'avais jamais eu l'occasion de voir en Europe et même d'ailleurs au Sénégal.

Il est d'ailleurs difficile à capturer et par conséquent rare dans les établissements zoologiques.

J'avoue que même je n'avais sur lui que des renseignements fort incomplets et que j'avais le vif désir de me faire une idée exacte des mœurs de ce singulier et redoutable animal.

Il excitait au plus haut point ma curiosité.

Aussi j'avais été enchanté lorsque Lamasquère, deux jours plus tôt, nous prévint qu'au cours d'une promenade

pourtant bien courte sur les rives de la Guay, il avait aperçu deux rhinocéros.

Donc, ils étaient nombreux dans la contrée, donc nous avions la chance d'en rencontrer dans notre exploration.

Tout ce que je savais concernant ce monstrueux pachyderme se résumait à peu de chose :

Si après l'éléphant, il était le plus gros, il était aussi le plus stupide animal de la création.

C'était une brute indomptable et féroce, prodigieusement fort, épais et sauvage et aussi prodigieusement laid et irascible.

Je connaissais son portrait peu flatteur :

Une tête massive et difforme, un mufle épais, se terminant par une lèvre allongée et mobile, un cou court, une peau dure et rude formant de gros plis aux aines et aux épaules.

Je savais aussi que sa nourriture habituelle se composait de racines, de jeunes pousses d'arbres, de roseaux, d'herbes et de feuillage.

Et c'était tout.

Mais pas beaucoup, en somme !

*
* *

Tout en cheminant le long du convoi, à travers la brousse, comme je me plaignais de ne pas posséder plus de documents sur cet animal, avec lequel je m'attendais à me mesurer d'un moment à l'autre, une discussion qui s'éleva tout à coup entre Lamasquère et de Saint-Satur vint tout à coup m'éclairer.

Il se trouvait que tous deux prétendaient être très renseignés sur la zoologie de cet animal, mais ils n'étaient pas d'accord.

Je ne perdis pas un mot de leur controverse, mais je dus reconnaître bien vite que Lamasquère, l'homme « calé », était de taille à en remonter à son jeune contradicteur toujours bavard et emporté.

De Saint-Satur ayant eu le malheur d'avancer que le

rhinocéros appartenait à l'ordre des *Proboscidiens*, Lamasquère s'était esclaffé.

— Les éléphants appelés *Proboscidiens*, à cause de leur trompe, s'écria-t-il, sont seuls de leur famille et ils forment un groupe naturel et distinct. Les naturalistes ont classé le



Le petit courait autour d'elle en bramant. (Page 10.)

rhinocéros bien à part dans l'ordre des *Jumentés*, à cause de ses grosses pattes terminées par un seul sabot comme celui du cheval. D'autres savants vont jusqu'à le ranger dans l'ordre des *Suidés*. Comme le porc et le sanglier il se nourrit de tubercules et de racines, comme lui il se plait dans les fourrés, les marais, comme lui il aime à se vautrer dans la boue et dans la vase ! C'est un véritable cochon pour tout dire, en un mot.

De Saint-Satur ne s'étant pas tenu pour battu et ayant voulu parler de la corne conique du rhinocéros, Lamasquère continua à le rabrouer :

— Petit René, lui dit-il en continuant sur le ton de blague familière qui lui était habituel, pourquoi parles-tu toujours de ce que tu ne sais pas ? Contente-toi donc d'écouter ton ami qui est là pour t'éclairer.

— Oui, eh bien ?

— Il y a au monde deux variétés de rhinocéros, le rhinocéros unicolore — le plus grand de l'espèce — qui habite l'Inde et le rhinocéros bicorne, celui auquel nous allons bientôt sans doute avoir l'honneur d'être présentés, le rhinocéros de l'Afrique.

Ce dernier, le seul qui nous intéresse, a deux cornes dont la plus longue, plantée sur le nez est épaisse, dure et pointue.

Elle mesure de soixante centimètres à un mètre de long et constitue une arme terrible.

L'autre, beaucoup moins haute, pousse en arrière et n'est là que pour la frime.

— Sa poursuite est alors très dangereuse ? interrogea de Saint-Satur.

— La chasse du rhinocéros est assurément une des plus périlleuses qui soient. Outre que cet animal est une brute qui n'a pas conscience du danger, il est prodigieusement lourd et fort.

Si chez lui, comme chez l'éléphant, l'ouïe et la vue sont faibles, en compensation l'odorat est d'une finesse incomparable. Il sent l'homme de très loin et contrairement à l'éléphant qui s'enfuit à son approche quand il n'est pas attaqué, il s'attache à sa poursuite, le recherche quand il ne le voit pas, tel un chien menant un lièvre et il le charge dès qu'il l'aperçoit. C'est alors qu'il fait bon d'avoir du sang-froid et du coup d'œil !

Toutes ces explications m'intéressaient énormément et augmentaient en moi le désir de me rencontrer avec le bizarre animal dont la défense et les mœurs contrastaient si étrangement avec celles de tous les grands fauves que j'avais déjà combattus.

Mais la chance ne voulait pas nous sourire et pendant plusieurs jours notre marche se poursuivait péniblement à

travers ces contrées vierges et abruptes, sans que jamais nos pisteurs n'eussent à nous signaler des traces de ces monstrueux pachydermes.

Nous traversions une terre si encombrée de broussailles et de hautes herbes, que nous ne voyions pas la plupart du temps à quatre pas devant nous et que nous devions à tout instant ouvrir de vive force à coups de hache un chemin à notre convoi.

Plus d'antilopes, plus d'élans, plus de koudous, plus de ces belles proies à qui il faut du soleil, de la plaine et de l'espace.

Nous en étions réduits à tirer ce que nous voyions, des petits animaux tels que des agoutis, des hérissons et des porcs-épics qui venaient innocemment s'offrir à nos coups de fusil, au hasard.

Et ils servaient à corser notre ordinaire trop uniformément composé de riz, de maïs, de patates et de sorgho, maigres et éternels menus.

Des conserves, notre majordome Lamasquère s'en montrait désormais fort avare.

Deux à trois jours de marche forcée nous séparaient encore de notre point terminus, des chutes Victoria et notre prudent ami songeait déjà qu'il nous faudrait revenir par le même chemin jusqu'à Salisbury.

Comment ferions-nous pour nous alimenter, si nous dépensions sans compter nos provisions et si un providentiel rhinocéros ne venait pas avec ses trois ou quatre mille kilos de viande nous apporter un ravitaillement plus que nécessaire, — indispensable.

Nous finissions par accuser nos guides de nous avoir trompés en nous promettant une abondance de gibier et nous finimes par dire à Lamasquère qu'il nous avait menti en nous assurant qu'il avait vu, de ses yeux vu, deux rhinocéros.

Lamasquère se récria.

— Je l'ai vu, dit-il !

— Allons donc !

— De mes yeux vu, Pezon !

Il était bien sûr de la réalité du fait et affirmait ne pas s'être trompé.

Il avait aperçu nettement, mais de très loin, les deux énormes bêtes, se baignant dans la Guay, la veille de notre retour de la chasse à l'éléphant, mais que pouvait-il faire seul et sans armes ?

Il avait bien tenté de s'approcher, mais les deux pachydermes, sortant de l'eau, s'étaient éloignés au petit galop et s'étaient aussitôt enfoncés dans la forêt voisine où ils avaient disparu.

Mais ces explications ne nous consolait pas.

Bien au contraire !

Un jour, qu'à l'heure de la grande chaleur, nous avions fait halte à la lisière d'une haute forêt, comme nous grignotions mélancoliquement une maigre pitance, de Saint-Satur ne put s'empêcher de s'écrier :

— Bon Dieu ! que je m'offrirais bien un bifteck de rhinocéros ! On dit que c'est délicieux !

— Parfaitement ! repartit Lamasquère. Mais à condition pourtant qu'il ne soit pas trop vieux. Savez-vous que cela peut vivre jusqu'à cent ans, ces bêtes-là ! La viande d'un rhinocéros de lait, ou du moins pas encore adulte, il paraît en effet que c'est excellent.

En ce moment apparurent les faces épanouies de Mkondzo et Kadiera.

Les deux nègres avaient un air radieux qui nous frappa particulièrement.

Mkondzo se pencha à mon oreille et me glissa à l'oreille ce mot mystérieux :

— *Pembéré !*

Je me levai brusquement.

Je ne connaissais pas le Matabélé, mais j'en savais assez pour comprendre la signification de ce vocable magique, et mystérieux.

Pembéré, la bête qui tourne, c'est le nom que donnent les indigènes au rhinocéros, par allusion à sa manie de quêter en tournant comme un chien, quand il a senti l'odeur de l'homme.

Que de fois ne l'avais-je pas entendu prononcer par nos pisteurs, depuis que nous poursuivions notre marche désolée !

— Alors vous avez bien vu un rhinocéros ? lui demandai-je vivement intéressé.

— Non, pas vu, mais je sais qu'ils sont là... pas loin... Il y en a plusieurs.

Lamasquère et de Saint-Satur s'étaient levés, tout aussi émus que moi.

— Il faut y aller tout de suite ! s'écria de Saint-Satur. Il ne s'agit pas de les laisser filer pour être obligés de cavalier trois jours derrière eux comme nous l'avons fait derrière les éléphants.

— Inutile de se presser, répondis-je. Les rhinocéros sont sédentaires et ils ne se sauveront pas. Ils sont chez eux et

n'ont pas l'habitude d'être dérangés. Donc, ils nous attendront.

— En attendant, dit Lamasquère, Mkondzo va nous conduire sur les lieux, afin que nous nous rendions compte de ce qu'il y aura à faire pour ne pas laisser échapper ces petits imprudents. Et j'entends, contre mon habitude, prendre part cette fois à la petite fête.

— Ah ! tout de même ! fit en se moquant de Saint-Satur.



En attendant, nous conduisons au convoi le pauvre Matak... (Page 17.)

— Mon cher, reprit Lamasquère, je suis un paresseux et incapable d'affronter comme vous des randonnées de trois jours, sous le soleil et en pleine brousse, mais dès l'instant que ces braves pachydermes, stupides selon leur habitude, viennent bénévolement s'offrir à nos coups, à domicile, je serais bien bête de ne pas leur offrir une petite réception, en votre compagnie !

Nous avons établi, sans le savoir, notre campement, tout près d'un immense marais, entouré de broussailles et c'est en explorant les abords de ce marécage que Mkondzo et Kadiera avaient découvert les indices certains de la présence des rhinocéros.

Indépendamment des empreintes laissées dans la vase au milieu des roseaux froissés et brisés, ils avaient fait une remarque qui ne pouvait tromper leur œil exercé de pisteurs, comme les nôtres.

Ils avaient découvert près d'un fourré une quantité énorme de fumées encore fraîches.

Or ils connaissaient cette curieuse habitude des rhinocéros de toujours déposer leurs crottins au même endroit jusqu'à ce qu'il y en ait un tas considérable.

Quand ils jugent l'agglomération suffisante, ils reviennent et la dispersent à coups de corne, puis ils recommencent plus loin.

La masse d'excréments était intacte ; on était donc sûr que, pour obéir à l'usage, le rhinocéros, comme le chien de l'écriture, retournerait à son fumier.

Il n'y avait plus qu'à l'attendre.

* * *

C'est au coucher du soleil, à l'heure où la chaleur tombe que les rhinocéros quittent les abris où ils ont cherché durant l'après-midi une fraîcheur relative et qu'ils viennent prélever par un bain de boue prolongé à leur repas du soir, copieux et bruyant.

Il faut donc établir notre affût à partir de cinq heures du soir.

Nous explorons les alentours et nous arrivons à déterminer la route habituelle que suivent les animaux pour arriver à leur abreuvoir.

C'est un large sentier piétiné et plein de branches brisées qui doit aboutir au fond du fourré qui leur sert de retraite, sûre et impénétrable.

Nous sommes huit chasseurs, y compris Lamasquère et les noirs.

Il est entendu que nous occuperons, éloignés les uns des autres, des postes isolés tout autour du point du marais, fréquenté par les pachydermes.

J'ai déjà dit que des fourrés épineux et de fortes broussailles l'entouraient de tous côtés.

Nous devons rester cachés dans ces broussailles et comme il nous sera dans ce dédale difficile d'apercevoir nettement les animaux de façon à pouvoir les viser dans leurs parties vitales, nous attendrons qu'ils se soient mis à l'eau pour prendre leur bain.

Couchés dans la vase, ils ne seront plus masqués par les branches et nous pourrons tirer avec quelque chance de succès.

De plus, l'abri que nous offriront les broussailles nous garantira des dangers d'une charge pour le cas où nous serions éventés ou pour le cas où un animal blessé chercherait à se retourner contre son agresseur.

Séance tenante, nous arrêtons nos places et nous examinons si chacune d'elles nous offre un champ de tir convenable.

J'en choisis une que tous les chasseurs convoitaient ; c'est la plus rapprochée du water-closet des rhinocéros, si je puis dire ainsi.

Je suis sûr qu'il en viendra au moins un à ma portée — pour obéir à l'usage !

— Maintenant que nos dispositions sont prises, dit Lamasquère, allons finir de nous restaurer, ce qui est pour nous un point essentiel.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai plus offert de friandises, car alors il y aurait longtemps que ma petite

caisse secrète serait vide. J'ai eu soin, en bon fourrier, de faire mes réserves pour les grandes occasions.

Et, de retour au campement, Lamasquère nous fit déguster quelques petits verres de fine champagne, grande marque, à la grande stupeur des noirs, admis à trinquer avec nous.

Ils n'avaient jamais avalé une pareille eau-de-feu et ils roulaient des yeux tout blancs faisant claquer leur langue en signe de satisfaction.

— Buvez, mes enfants, c'est le cas où jamais de se donner du cœur au ventre ! Et soyez fiers, vous êtes probablement les premiers humains, qui dégustiez un pareil nectar sous le ciel barbare du Zambèze, depuis le commencement du monde !

Vers cinq heures, après avoir vérifié nos armes et nos munitions, nous nous rendions en silence au marais et nous prenions nos places.

L'attente fut longue.

Ne pouvant rien voir à cause de la densité extraordinaire de la végétation, nous avions l'oreille aux aguets, attentifs au moindre bruit.

Peu à peu, le soleil descendit à l'horizon et disparut derrière la cime des hautes montagnes.

Puis ce fut le crépuscule et les étoiles commencèrent à briller dans un ciel très clair et très pur.

Rien ne venait troubler le calme et la sérénité de cette admirable soirée.

Nos clients allaient-ils nous faire faux bond ?

Et une fois de plus, allions-nous en être pour notre courte honte ?

Tout à coup, — il pouvait être sept heures du soir, — j'entendis comme un bruit de branches cassées et de feuilles froissées...

Puis un pas lourd retentit, puis un reniflement puissant comme le jet de vapeur d'une locomotive...

Plus de doute, un rhinocéros s'avance...

Nous sent-il ?

Nous a-t-il éventés ?

J'essaye de voir en me haussant sans bruit à travers les hautes herbes.

Je n'aperçois rien...

Mais j'ai la sensation que le monstre a passé tout près de moi...

Et brusquement un bruit pareil à celui que je viens d'entendre retentit de nouveau...

C'est un second rhinocéros qui suit le premier, en marchant exactement sur ses traces.

Je n'ose bouger...

Y en a-t-il d'autres encore ?

Mais le bruit a cessé, je n'entends plus rien maintenant dans la brousse.

Je me risque à écarter légèrement les herbes et à jeter un coup d'œil sur le marais.

Les nouveaux venus sont arrêtés sur la rive et ils sont trois, deux mastodontes énormes et un autre, tout petit, de la grosseur d'un âne.

Sans doute, le père, la mère et l'enfant.

Que dois-je faire ?

Personne ne bouge.

Aucun coup de feu ne se fait entendre.

Peut-être mes camarades, plus éloignés les voient-ils mal et craignent-ils de ne pouvoir assurer leur tir.

Le fait qu'ils ne sont pas descendus à leur place habituelle et qu'ils doivent, pour la plupart des chasseurs embusqués, être masqués par les roseaux.

Moi seul les distingue bien nettement dans l'attitude où ils sont.

Sans doute, les noirs attendent pour tirer, comme il était convenu, que les bêtes se soient mises à l'eau dans un endroit bien apparent.

Alors, j'attends aussi.

Tout à coup, le plus grand lève le nez et tend la tête de mon côté.

J'ai la sensation qu'il me voit.

Non, mais il aspire l'air de toutes ses forces, en faisant entendre le reniflement de tout à l'heure.

Serions-nous éventés ?

Alors, il faut s'attendre à la charge !

Non, son attitude n'inspire plus aucune inquiétude en ce moment.

A petits pas, il s'approche du marais, suivi de sa compagne et du petit, il traverse une énorme touffe de roseaux qu'il écrase sous son poids et soudain il apparaît dans un espace vide, sorte de terrain vaseux sur lequel stagne une couche d'eau de cinquante centimètres.

Maintenant il est bien en vue. Il fait entendre une sorte de grognement de satisfaction, plie les genoux et s'étale voluptueusement dans cette mare de boue.

A ce moment, le second rhinocéros, suivi de son petit, le suit et s'apprête à l'imiter.

Et brusquement l'air est déchiré par une salve formidable qui retentit.

Une flamme subite a jailli de chaque fourré autour de la mare.

Tous les chasseurs ont tiré, sauf moi.

Je ne puis me rendre compte du résultat de leurs coups, mais ce que je vois très bien, c'est le grand rhinocéros se relevant d'un bond en poussant une sorte de rugissement formidable.

Il sort du marais et s'élançait de mon côté.

Il doit être blessé, car son effort semble pénible.

N'importe ! Il est encore assez vigoureux pour me renverser s'il me rencontre et me fouler aux pieds.

Alors j'épaule et je tire.

Mais mon coup de feu ne l'arrête pas et il continue sa course.

Je fais un brusque retrait derrière le fourré qui m'abrite et le rhinocéros passe sans me voir, à trois pas de moi en rugissant toujours.

Il s'arrête vingt pas plus loin... Je l'entends qui renifle et qui revient à la charge.

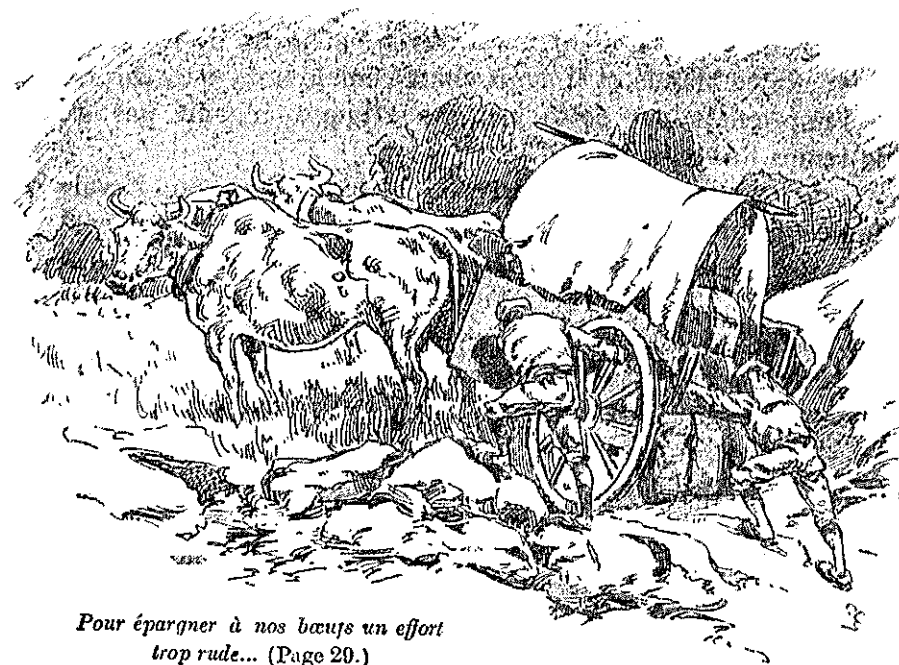
S'il m'a éventé, je suis perdu.

Je fais un nouveau crochet, j'opère des passes et des contre-passes en avant, en arrière, m'écorchant la figure,

les bras et les mains aux épines des arbrisseaux, tout cela dans le but de le dépister.

Pendant cinq minutes, je joue pour ainsi dire à cache-cache avec le rhinocéros qui me poursuit.

Je ne le vois pas, mais je le sens, je l'entends fouillant furieusement les buissons... acharné à ma poursuite.



Pour épargner à nos bœufs un effort trop rude... (Page 20.)

Mais je suis plus agile et plus fin que lui. Mon manège le dérouta et il n'arrive pas à se rencontrer avec moi au milieu des broussailles.

Peut-être, son reniflement devient moins distinct à mon oreille, puis, il cesse... et je respire.

Le rhinocéros a perdu ma trace et s'est éloigné dans la brousse épaisse.

Puis, presque aussitôt, à ma droite, justement du côté où a disparu le pachyderme, un cri a retenti.

C'est dans cette direction que se trouvent les postes de Malalé et de Soungou, les noirs de Kadiéra.

Je recharge rapidement mon fusil et je cours au galop de ce côté.

J'aperçois Soungou en train de glisser d'un arbre sur lequel il était grimpé.

Il me fait signe de la main que le rhinocéros a passé. Il est loin et a fui dans le fourré.

Or, voici, exactement retracé, ce qui venait de se passer.

L'animal, cherchant à retrouver ma piste, était tombé sur celle de Malalé et il avait chargé sur le noir, qui, surpris à l'improviste par cette brusque attaque, n'avait pas eu le temps de se garer.

Le rhinocéros avait renversé le pauvre garçon, l'avait foulé aux pieds, sans toutefois s'acharner sur lui, et, emporté par son élan, il avait continué en droite ligne sa course effrénée.

Soungou, posté non loin de là, avait eu le temps, à tout hasard de grimper sur un arbre et c'est de là qu'il avait assisté à cet effrayant spectacle.

Nous trouvâmes le pauvre Malalé étendu à terre, moulu, contusionné, avec deux côtes défoncées, mais heureusement sans blessure mortelle.

Je laissai Soungou lui prodiguer les premiers soins et je courus à la mare où de nouveaux coups de feu venaient d'éclater.

Là, le spectacle était différent.

A la première décharge, la femelle et son petit avaient été blessés, le petit légèrement.

Mais la mère beaucoup plus grièvement.

Elle avait l'épaule gauche brisée.

Elle se redressa aussitôt en poussant d'horribles hurlements, puis elle parvint à se traîner jusqu'à la rive du marais et là, elle s'affaissa, n'en pouvant plus.

Mais la tête levée, la gueule ouverte et les yeux menaçants elle conservait toujours une attitude redoutable, défiant ses agresseurs.

Le petit courait autour d'elle en bramant.

De Saint-Satur. Lamasquère, Mkondzo, Noubi et

Kadiera ont quitté leurs postes et ils sont là considérant cet effrayant spectacle.

Personne n'ose approcher de la formidable bête littéralement en furie.

Il faut en finir.

C'est Lamasquère qui met fin à son agonie en lui logeant à dix pas une balle en plein cœur.

Un dernier grondement, quelques convulsions et la masse s'abat en vomissant le sang, puis elle demeure immobile.

La bête est morte.

Reste le petit rhinocéros qui ne s'éloigne plus du corps de sa mère.

Essayer de le prendre vivant, il n'y faut certainement pas songer.

Bien qu'aveuglé par le sang qui lui coule d'une blessure à la tête, le petit animal est vigoureux et il a des vellétés d'attaque, chaque fois que Kadiera fait mine de vouloir l'approcher.

En dépit de sa petite taille et de sa jeunesse, il est dangereux.

Kadiera, sur un signe de moi, l'abat d'un coup de feu et comme il ne l'a pas tué sur le coup et que la pauvre bête se roule à terre en gémissant, il l'achève d'un brutal et rude coup de coutelas.

Mais la chasse n'est pas terminée.

Qu'est devenu le grand rhinocéros mâle ?

Il a été assurément blessé et blessé grièvement par nos coups de fusil.

Nous décidons de rechercher ses traces, mais nous devons y renoncer, car la nuit est tout à fait venue et il nous serait impossible de relever sa piste dans l'obscurité.

Nous remettons cette recherche au lendemain matin, quand le soleil sera levé.

En attendant nous conduisons au convoi le pauvre Malalé, qui marche péniblement et nous l'étendons dans le chariot.

Lamasquère, qui se pique d'être un peu médecin veut

l'examiner et le panser, mais Mkondzo l'en détourne fort énergiquement, ma foi.

Les noirs du Zambèze ont des procédés mystérieux et des remèdes à eux.

L'état de Malalé n'est pas grave. C'est lui Mkondzo, qui se charge de le remettre sur pied.

Alors Lamasquère n'insiste plus et s'en remet au milicien du soin de soigner le blessé.

Cependant, comme nous risquions, si nous laissions toute la nuit les deux cadavres de nos victimes étendus sur la rive du marais de ne retrouver le lendemain que des carcasses, nous nous déciâmes, pour les soustraire à la voracité des hyènes, que ne manquerait pas d'attirer bien vite l'odeur du sang, de procéder immédiatement au dépeçage.

Tout le monde s'y mit, chasseurs et convoyeurs et sous la direction de Lamasquère, nous eûmes le spectacle d'une véritable curée aux flambeaux.

Du reste, ce ne fut pas long et en moins d'une heure tous les morceaux mangeables de la femelle qui devait peser quinze cents kilos avaient été découpés et détaillés avec soin, mais non sans peine.

Les noirs d'ailleurs s'entendaient merveilleusement à ce pénible travail.

Ils enlevaient les quartiers de viande recouverts de la peau, car ils prétendaient, à mon grand étonnement, que cette peau épaisse de quatre centimètres constituait après une cuisson de vingt heures un aliment des plus délicats et des plus recherchés.

Je préfèrai les croire sur parole et je ne sentis nul désir de m'en rendre compte par moi-même.

Lamasquère prit soin de faire mettre de côté, pour notre usage personnel, toutes les parties tendres du rhinocéros de lait ainsi que le cœur et la langue de la mère.

Et le soir, après notre rentrée au campement, nous nous régâlâmes, ainsi que tout notre personnel, de larges tranches, rôties sur un feu vif, qui nous parurent délicieuses et des plus exquises.

Nous souffrions depuis si longtemps de la fade monotonie des conserves et du riz !

Cela nous changeait un peu !

C'était un nouveau menu !

Puis, cette masse fut salée et mise en réserve pour pouvoir servir aux besoins journaliers de notre expédition, jusqu'au jour où nous arriverions aux chutes Victoria.



Un coup de jeu heureux de Kadica abattit ce joli animal. (Page 24.)

Nous étions donc enfin sûrs de ne pas mourir de faim dans la brousse !

Dès le lendemain matin, au lever du jour, nous nous mettions à la recherche du rhinocéros sur lequel j'avais tiré et que j'avais manqué.

Nous nous rendîmes rapidement compte qu'il avait été blessé, probablement mortellement, car des marques de sang abondantes tachaient tout le feuillage des fourrés qu'il avait parcourus en cherchant mais bien inutilement à nous atteindre, Malalé et moi.

Puis il fut facile à Mkondzo de relever sa piste à partir de l'endroit où il avait disparu.

Une traînée de sang sur les broussailles qu'il avait foulées en fuyant, continuait à marquer sa trace.

Cette piste nous conduisit loin, à un kilomètre environ de son point de départ

Nous trouvâmes alors, étendu à terre et déjà raidi, le cadavre du rhinocéros.

Il avait été atteint de plusieurs balles, deux surtout qui avaient dû causer la mort, avaient transpercé les poumons.

Il gisait dans une mare de sang, couché sur le ventre, les jambes repliées sous lui ; il avait dû marcher, épuisant ses forces jusqu'au bout et il s'était affaissé lorsqu'elles l'avaient abandonné complètement.

A notre approche, deux vautours, déjà à la curée, s'envolèrent en poussant des cris gutturaux.

Ils avaient déjà commencé à fouiller à coups de bec les yeux et les parties molles du rhinocéros.

Comme nous l'avions pensé, c'était un mâle de grande taille.

Il devait être déjà très vieux.

Nous le mesurâmes. Il avait plus de trois mètres de long et un mètre soixante-dix de hauteur.

Sa grande corne mesurait soixante centimètres et la petite quarante.

— Voilà, dit Lamasquère, en considérant la masse difforme et horrible du monstrueux animal, le plus magnifique et le plus considérable mais aussi le plus laid joyau de notre couronne cynégétique !

— Et on ne pourra plus dire, ajouta René de Saint-Satur, avec son ton de gouaillerie gamine, que nous sommes des chasseurs à la mie de pain !

Immédiatement les noirs procédèrent au dépeçage de la bête, suivant la formule inaugurée la veille avec les deux rhinocéros précédents.

Et pendant qu'ils se livraient à ce travail, nous rentrâmes tout joyeux à notre campement.

* * *

Maintenant notre tâche était terminée.

Du moins pour le présent.

Nous nous étions mesurés victorieusement avec tous

les grands fauves de l'Afrique centrale et nous pouvions être fiers de nos prouesses, puisque nous n'avions jamais reculé devant le danger, quelque grave qu'il pût être dans toutes les circonstances.

Il ne nous restait, pour couronner notre œuvre, qu'à accomplir la dernière étape, celle qui nous permettrait d'admirer cette merveille du monde que si peu d'Européens avaient pu considérer : les chutes Victoria !

Mais nous avions encore un terrible coup de collier à donner.

Nous nous trouvions dans une vallée profonde, au pied de ces montagnes bleues, qui depuis des jours, barraient notre horizon.

Or, pour parvenir à l'immense plateau sur lequel coule le majestueux Zambèze, encaissé entre deux lignes de hautes collines, avant de se précipiter dans un abîme à pic, il nous fallait gravir le flanc de la montagne qui nous barrait la route obstinément, et pour cause !

Or, une forêt séculaire garnissait les flancs de cette montagne et c'est au milieu des arbres géants qui la composaient, dans un enchevêtrement de lianes et de broussailles qu'il allait falloir nous frayer un passage.

Et nous considérions avec un certain émoi ces sommets qu'il allait nous falloir atteindre avec notre chariot et nos bœufs, qui heureusement étaient, bien que fatigués, encore suffisamment valides.

Nous devions cette chance au dévouement de Lamasquère qui avait dirigé la marche avec beaucoup de prudence et évité tout surmenage.

Nous avions en somme été si heureux jusqu'à ce jour, puisque nous avions pu éviter tout accident grave, que nous nous sentions une confiance absolue.

Nous ne doutions pas de pouvoir établir ce dernier record dans les mêmes conditions de succès.

Nous avions maintenant des vivres ; le temps était favorable.

Pourquoi la chance nous abandonnerait-elle au terme de notre expédition ?

Aussi ne perdions-nous pas courage !

Nous avancerions toujours !

Nous atteindrions au but désiré !

Après nous être reposés dans cette terre promise, nous reviendrons tranquillement par une route que nous connaissions déjà et le malheur serait grand, si nous ne pouvions regagner le fort Salisbury, avant la saison des pluies si redoutable et dangereuse.

— Tout de même, nous fit observer Mkondzo, il ne faudra pas trop nous attarder, car il nous faudra au retour comme nous l'avons fait à l'aller, traverser à gué les deux rivières, la Sanyaty et la Guay et ces deux cours d'eau, qui ne sont à présent que des ruisseaux, vont devenir des torrents impétueux et profonds, dès que les interminables pluies qui vont commencer dans un mois rendront la brousse impraticable.

— Diable ! dit Lamasquère, il ne s'agirait pas de nous laisser bloquer ! Très bien de coucher à la belle étoile quand il fait beau, mais s'il fallait attendre pour passer que l'eau ait fini de couler, il y aurait de quoi crever de faim et de froid dans ce sacré pays !

Et Kadiera, le chasseur expérimenté, appuya de toutes ses forces l'opinion du milicien, en nous faisant observer que nous serions d'autant plus condamnés à la famine, si nous nous laissions surprendre, que pendant la saison des pluies, la poursuite du gibier devient impraticable.

L'avis général fut que nous devions nous hâter et il fut décidé qu'après un jour de repos, nous poursuivrions notre route, à marches forcées, sans nous laisser attarder.

Mkondzo et Nombi, qui avaient déjà accompli deux excursions jusqu'aux chutes, estimaient qu'il nous fallait deux ou trois jours au plus pour atteindre le plateau central de la chaîne.

Dès le lendemain, nous nous mettions en chemin et avant midi nous étions au pied de la montagne qu'il s'agissait d'escalader et nous nous engageâmes dans les méandres touffus de la mystérieuse forêt.

Bien que la pente fut douce, pour épargner à nos bœufs

un effort trop rude, nous nous avançons sous la conduite des miliciens en décrivant des lacets qui allongeaient notre route mais qui ménageaient les forces de notre attelage.

De temps à autre le convoi pouvait utiliser des sentiers indigènes qui lui permettaient alors d'accélérer sa pénible et dure marche.

Le reste du temps, il s'avancait avec difficulté, sur un sol toujours humide, couvert de racines, sous un véritable dais de lianes qui pendaient aux branches des arbres séculaires.

Nous fûmes frappés, pendant cette première journée de marche agréable pour nous en ce sens que nous n'avions pas à souffrir, sous l'ombrage, des rayons du soleil, de l'absence absolue du gibier que nous constatons.

Nous ne rencontrons aucun être vivant, à peine quelques oiseaux au plumage éclatant que nous avons à peine le temps d'apercevoir.

— Nous voyagions dans le parc de la Belle au Bois dormant ! déclarait Lamasquère.

Mais Kadiera nous fit observer que ce phénomène s'expliquait facilement.

Le bruit d'une troupe aussi nombreuse était perçu de loin, par tous les habitants de la forêt, qui, effrayés, fuyaient aussitôt devant nous.

Il fut alors entendu que dès le lendemain, pour charmer les loisirs de l'étape, nous précéderions le convoi de deux ou trois kilomètres armés de nos fusils.

Mkondzo, qui connaissait la route, nous guiderait tandis que Nombi conduirait derrière nous le chariot.

En effet, le lendemain, nous nous appliquâmes à marcher avec précaution, gardant le silence et explorant les alentours de notre chemin.

Et brusquement, à nos yeux étonnés, la forêt s'anima étrangement.

Une vie intense se révéla.

Peu de fauves, si ce n'est parfois un chat sauvage qui bondissait subitement, s'accrochant à un tronc et disparaissait dans le feuillage.

Puis des antilopes d'une espèce particulière qu'on appelle antilopes de forêt.

Nous nous efforçâmes alors de guetter leur passage, mais elles disparaissaient avec tant de rapidité que nous les rations régulièrement.

Pourtant nous eûmes la chance d'en abattre une dont la variété est excessivement rare.

On la nomme l'inyala.

Coup de fusil excessivement rare !

C'est une bête excessivement sauvage, qui habite exclusivement la forêt et choisit pour retraite les fourrés les plus épais.

Elle est très craintive et disparaît au moindre bruit, aussi est-il presque impossible de l'approcher à une distance raisonnable.

Un coup de feu heureux de Kadiera abattit ce joli animal pour ainsi dire au vol, au moment où d'un saut formidable il franchissait une petite clairière.

L'inyala a la taille d'un âne de grande taille ; il ressemble beaucoup comme forme au koudou ; il est gris foncé, a une queue touffue à longs poils et une sorte de crinière qui lui court sur toute l'épine dorsale.

Sa chair est d'une délicatesse exquise.

Ses cornes, très effilées, affectent la forme harmonieuse et charmante d'une lyre.

Mais ce qui nous frappa surtout, ce fut la variété infinie de singes de tout pelage, de toutes tailles qui surgissaient à toutes minutes à nos yeux.

Nous en vîmes des centaines, qui sautaient de branches en branches avec une souplesse merveilleuse, nous regardaient curieusement, disparaissaient rapidement pour reparaitre un peu plus loin.

De temps en temps, nous parvenions à abattre des pintades ; nous arrivons même à faire une provision de porcs-épics et de hérissons, ce qui nous permit de varier nos menus et de nous dispenser de manger du rhinocéros, dont la viande déjà coriace commençait à nous sembler sûre.

Nous rencontrons des oiseaux bizarres, comme le ser-

pentaire et le marabout, occupés à faire une cueillette de reptiles, dont ils se repaissent avec délices.

Et leur chasse est fructueuse, car, et c'est là un de nos soucis, les serpents abondent dans la forêt.

Ils sont fort communs et la morsure de quelques-uns est très venimeuse.

Nous sommes tenus à une grande prudence parce que nous voyageons les jambes nues.

Mais si nous avons échappé aux crochets de ces vilaines bêtes, nous restions sans défense contre les attaques des fourmis qui nous grimpaient le long des mollets, des épines et des ronces qui nous déchiraient au passage à travers la forêt.

Le soir, nous nous arrêtons, parfois tout ensanglantés et endoloris de notre marche.

Toutes ces petites plaies étaient fort cuisantes et la fatigue seule, en nous forçant au sommeil nous faisait oublier notre cuisante douleur.

Ces piqûres, dans certaines circonstances, pouvaient être excessivement dangereuses, sinon mortelles.

René de Saint-Satur n'était pas quelquefois sans en témoigner une certaine inquiétude qui, certes, était bien justifiée.

Il s'en ouvrait à Lamasquère.



*Je communiquai aussitôt la bonne nouvelle...
(Page 26.)*

C'était cependant en cachette qu'il lui en parlait, car il redoutait de ma part une plaisanterie possible.

Il se souvenait à merveille dans ces moments-là, des ironiques quolibets que lui avaient précédemment valu quelques-unes de ses mortifiantes mésaventures.

Tu n'as pas peur d'une de ces piqûres, Lamasquère ? demandait-il à son compagnon.

— Moi ?

— Certainement, toi.

— Non, pas du tout.

— Ah !

— De quel ton tu dis ça ?

— Mais... du ton d'un homme qui ne tient aucunement à laisser sa peau dans le Zambèze !

— Bah ! ici ou ailleurs !

— Oh ! pas plus ici qu'ailleurs ! Je tiens, après être venu si loin, au bout du monde civilisé et connu, à retourner en Europe, en France, à Paris, moi !

— C'est vrai tu es jeune !

— Mais tu n'es pas vieux !

— Ce n'est pas la même chose !

— Pourquoi donc ?

— Parce que j'ai vu tant de choses et tant de gens déjà dans ma chienne de vie ; ici-bas.

— En tous cas tu n'as pas vu les chutes Victoria !

— Je compte bien les voir !

— C'est un désir que je partage !

— Parbleu ! c'est un peu mieux que la cascade du Bois de Boulogne, hein ? mon petit René !

Et l'autre de répondre sur le même ton jovial de la plaisanterie :

— Je te dirai ça quand j'y serai !

C'est ainsi qu'avec d'aimables ripostes le temps de notre dernière étape, fort joyusement s'écoulait.

L'impatience nous donnait des ailes.

Au soir de chacune de nos rudes journées, la question de la halte nocturne se posait.

C'est un point suffisamment grave pour des voyageurs livrés dans la brousse à leurs propres forces.

La halte ne doit se faire que dans les meilleures conditions de sécurité possible pour tous.

C'est une chose que le lecteur comprendra aisément sans qu'il soit besoin à cet égard d'entrer dans de plus longues explications qui, au surplus, ne seraient que fastidieuses.

Souvent nous marchions deux ou trois kilomètres encore avant de nous décider à nous arrêter dans un endroit convenable.

— Ici ? demandait René de Saint-Satur en indiquant une place qui lui paraissait convenable.

— Non, allons un peu plus loin, répondait Lamasquère.

— Pourquoi donc ?

Et Lamasquère exposait les raisons pour lesquelles l'endroit en question ne lui paraissait pas tout à fait propice.

Après quelques centaines de mètres, la caravane épuisée, haletante, soufflante, s'arrêtait enfin.

Chacun de nous ne demandait pas mieux que de camper.

Nous choisissions généralement pour faire halte une clairière qui fût, autant que possible, bien abritée de tous les côtés.

Les bœufs étaient attachés au chariot.

Des feux étaient allumés tout autour du campement à cinq ou six mètres de distance et après le dîner, nous nous installions sur les nattes qui nous servaient de matelas, fumant notre pipe et échangeant nos impressions à la lueur des étoiles.

Ces soirées étaient toujours égayées par la bonne humeur de Lamasquère.

Le brave garçon était intarissable.

Heureusement, d'ailleurs.

Ce sont de belles nuits que celles de l'Afrique, mais il y a chez elles largement place pour l'ennui.

On est si loin de tout !

Dans le grand silence du désert les choses du passé vous remontent à la mémoire avec une lugubre mélancolie.

Si on était seul, ce seraient des instants d'une tristesse infinie à passer, là, ainsi, parmi les nègres endormis.

Ces impressions mélancoliques, le brave Lamasquère ne nous donnait pas le temps d'y prendre garde.

Il parlait !... il parlait !... il parlait !...

Un véritable moulin à paroles, aurait-on pu dire fort sérieusement de lui.

— Mais quoi ? Ne fallait-il pas se distraire ?

Se distraire coûte que coûte ?

Dans la brousse, faire ce qu'on peut, est la devise sempiternelle de tous les explorateurs et de tous les chasseurs.

Nous laissions donc Lamasquère conter à son gré, bavarder tant et plus encore.

Personne de nous ne s'en plaignait.

Bien au contraire !

Il avait une provision d'historiettes et d'anecdotes aussi inattendue et aussi considérable que sa provision de surprises en vivres.

Ce n'était pas peu dire !

Avec lui les heures filaient avec une déconcertante et incroyable rapidité.

Bien souvent il était forcé lui-même d'interrompre un de ces récits en train pour nous dire :

— Eh bien, mes enfants ?

— Quoi donc ?

— Vous ne devinez pas la fin de l'histoire ?

— Mais non !

— Comment veux-tu donc qu'on la devine ! s'exclamait Pimpétueux René de Saint-Satur.

— Elle est pourtant bien simple !

— Dis-la, dans ce cas !

— C'est ?...

— C'est que nous allons tout simplement nous coucher !

— Quoi, déjà ?

— Comment déjà !

— Achève ton histoire d'abord !

— Mais il est minuit passé et demain, dès l'aurore, il faut absolument que nous nous remettions en route.

Ces petites discussions amicales se terminaient invariablement par un compromis.

C'est-à-dire que Lamasquère achevait en cinq secs son histoire et que nous nous roulions dans nos couvertures pour goûter enfin un repos certes bien légitimement gagné.

Et on ronflait de bon cœur !

Je n'ai pas besoin de vous en donner ma parole !

D'ailleurs le brave et courageux Lamasquère était d'ailleurs lui-même le premier à nous en donner l'exemple.

Je n'ai jamais connu en Europe l'ineffable et merveilleux sommeil de ces belles nuits du Zambèze.

C'est que peut-être je n'avais pas tout à fait les mêmes raisons pour être si terriblement fatigué.

Cinq minutes après nous être dit bonsoir nous dormions tous les trois à poings fermés.

Kadeira et sa troupe nous gardaient.

C'était là la nécessaire consigne de chaque nuit.

Voici comment elle s'opérait :

Les noirs se relayaient pour faire la garde et alimenter les feux, car, en pleine forêt, nous pouvions avoir à craindre une surprise de la part des fauves et nous nous endormions sans que les cris des hyènes ou les hululements des oiseaux de nuit, auxquels nous finissions par être habitués nous causassent le moindre cauchemar.

A l'aube nous étions debout.

Le Zambèze manquant de coqs, c'étaient nos nègres qui se chargeaient de nous réveiller.

Ils le faisaient chaque jour fort exactement à la même heure, ce qui prouve bien que l'habitude peut fort bien servir de montre.

On était toujours forcé de s'y prendre à deux ou trois reprises pour réveiller ce paresseux de René de Saint-Satur.

C'était d'abord Kadeira qui le prévenait en même temps que nous.

— Oui, grognait le jeune fêtard en bâillant.

Il se retournait et...

Il s'endormait de nouveau.

Alors Lamasquère intervenait :

— Nous partons, René.

— Déjà ?

— On t'attend depuis une heure !

— Pas possible !

— Tu vois les bœufs sont déjà en marche.

— Diable !

Il se redressait enfin, se frictionnait vigoureusement les yeux, bouclait sa cartouchière et se remettait enfin en marche.

Pas sans peine, on le voit.

Nous faisons à ce moment notre premier, rapide et assez frugal repas de la journée.

Il était composé ordinairement de conserves ou plus généralement de viande froide, arrosée de l'eau claire de nos gourdes.

Evidemment on mange mieux, beaucoup mieux dans les grands restaurants du boulevard.

C'était l'avis de René de Saint-Satur.

Mais nous étions au désert !

Et au désert comme au désert ! ainsi que le dit le proverbe.

Et notre marche continuait.

Cette existence de coureurs des bois se prolongea pendant quatre jours.

Dans la matinée du cinquième jour, comme nous nous remettions en route, nous remarquâmes que les fourrés de la forêt s'éclaircissaient.

Les grands arbres séculaires devenaient plus rares. Il y avait moins de lianes, moins d'épines, moins d'animaux aussi, par conséquent.

La pente de la montagne s'était singulièrement adoucie et maintenant le chariot roulait tranquillement, sans plus trouver d'obstacles, sur un sol uni et herbeux.

J'interrogeai Mkonzo.

Il eut un bon sourire de joie ; il étendit la main en me montrant l'horizon :

— C'est fini, me dit-il, dans une heure, nous aurons quitté la forêt et nous aurons atteint le plateau.

— Ce ne sera pas trop tôt !

— Evidemment !

Je communiquai aussitôt la bonne nouvelle à nos amis, qui poussèrent un hurrah de triomphe.

— Nous arrivons, leur dis-je, ce n'est plus qu'un dernier coup de collier à donner maintenant !

— Allons tant mieux ! s'écria Lamasquère.

— Quoi ? Tu serais déjà fatigué ?

— Oh ! non !

— Eh bien, alors ?

— C'est plutôt pour ce pauvre petit René que je parle ici, en ce moment.

Mais le jeune fêtard protesta de toutes ses forces :

— Je ne suis pas fatigué !... pas du tout !... Je marcherais bien encore pendant huit jours s'il le fallait !...

— Mais comme il ne le faut plus, tu peux te rassurer !

— Dans une heure nous serons arrivés !

— Aux chutes du Victoria !

— Pas encore : au plateau !

— Et c'est déjà pas si mal, cela ! ajouta le brave Arthur Lamasquère avec un large sourire qui disait sa satisfaction intime.

— Nous pouvons être fiers ! dis-je, il n'y a certes pas beaucoup de Parisiens qui ont accompli ce tour de force-là !

René de Saint-Satur se rengorgeait avantageusement :

— J'en suis ! dit-il simplement.

Lamasquère ne put s'empêcher d'éclater d'un rire qui résonna joyeusement dans l'écho de la montagne.

— Nous tous nous en sommes ! s'exclama-t-il à son tour.

Au surplus nous pouvions être satisfaits.

Nous avons accompli sans encombre notre expédition, ayant vaincu toutes les difficultés.

Le retour n'était plus dans ces conditions particulières, qu'un jeu pour nous.

Aussitôt, nous hâtâmes le pas et comme nous l'avait annoncé Mkondzo, moins d'une heure après, nous parvînions à la lisière de la forêt, et devant nos yeux émerveillés, sous un ciel pur et bleu, se déroulait le plus admirable des panoramas.

Dans une vallée immense, bordée des deux côtés par de verdoyantes collines, s'étendaient à perte de vue les ondes d'un fleuve majestueux, large de deux kilomètres au moins, coulaient avec une superbe impétuosité.

— Superbe ! s'exclama admirativement le jeune René de Saint-Satur en s'arrêtant ébloui par la magnificence tropicale du splendide paysage.

— Ça change un peu de la forêt ? hein ? demanda Lamasquère.

— Oui, pour sûr, mais je voudrais bien savoir ce que c'est que ce grand fleuve-là !

— Mais c'est le Zambèze !

— Diable !...

Et l'admiration du jeune noceur s'en accrût.

De petites îles, où s'élevaient des arbres immenses, mouchetaient son lit et à notre droite apparaissait la courbe qui conduisait cette prodigieuse étendue d'eau à l'abîme où elle devait s'engloutir en une formidable et invraisemblable cascade !

Nous avons atteint la Terre Promise !

Lire dans le prochain fascicule :

Aux Chutes Victoria

En vente dans les bibliothèques des gares, libraires, marchands de journaux.
Le Fascicule : **20** centimes.

VIE D'AVENTURES ET DE CHASSE

du Dompteur

Edmond PEZON

Les Aventures du Dompteur Edmond Pezon que nous publions en une série de fascicules magnifiquement illustrés, est la première tentative faite dans ce genre. Ici, c'est mieux que du roman, c'est de la vie même, de la réalité palpitante que trouvera chaque semaine le lecteur. Aventures tour à tour tragiques, dramatiques et périlleuses, dont beaucoup furent témoins, c'est le spectacle jamais uniforme de la lutte contre le fauve par un des plus célèbres dompteurs de l'époque : **PEZON**.

Fascicules parus, contenant chacun un récit complet :

- 1^o — L'Incendie de la Ménagerie.
- 2^o — Un Boa dépecé vivant.
- 3^o — Au Sénégal. — Une Chasse au Crocodile.
- 4^o — Les Voleurs d'Hommes.
- 5^o — Les Drames de la Brousse.
- 6^o — Chez les Sauvages du Bambouk.
- 7^o — Du Guépard à l'Hippopotame.
- 8^o — Les Lions anthropophages.
- 9^o — Le Navire aux Fauves.
- 10^o — Un Terrible E'phant.
- 11^o — La Tigresse fatale.
- 12^o — Dans la Gueule des Fauves.
- 13^o — Les Secrets du Dompteur.
- 14^o — La Revanche du Lion.
- 15^o — Vers les Ténèbres du Zambèze.
- 16^o — Le Baptême du Sang.
- 17^o — Sur le fleuve Zambèze.
- 18^o — Dans la nuit africaine.
- 19^o — Perdus dans l'inconnu.
- 20^o — Le Paradis des Fauves.
- 21^o — Chasse aux Rhinocéros.
- 22^o — Les Chutes Victoria.
- 23^o — La Sa son des pluies et la mouche Tsé-Tsé.
- 24^o — Re'tour en France. — Dompteurs et Dompteuses.
- 25^o — Zizi Bamboula.

Pour recevoir un fascicule franco envoyer **0 fr. 20**
à M. Albin MICHEL, éditeur, 10, Rue de l'Université, PARIS

Le Gérant : ALBERT ADAM

Imp. Bellenand.



VIE D'AVENTURES ET DE CHASSE

3us.
20.-

du DOMPTEUR Edmond PEZON

N^o 21

Chasse au Rhinocéros

20 cent.

